

MARSEILLAISES

DU MÊME AUTEUR

Boris Souvarine.

Le premier désenchanté du communisme,
Robert Laffont, 1993.

Le Livre noir du communisme.

Crimes, terreur et répression (collab.),
Robert Laffont, 1997.

Éditeur de Rafaël Lemkin,

Qu'est-ce qu'un génocide ? ;

préface et annexe par Jean-Louis Panné,
Éditions du Rocher, 2008.

Jan Karski, le « roman » et l'histoire,
Pascal Galodé Éditeurs, 2010.

JEAN-LOUIS PANNÉ



MARSEILLAISES

DOCUMENT

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03190-2

La Marseillaise, un vieil hymne mort ?

Les pages qui suivent, constituées de *Marseillaises* vivantes, chantées à des moments particuliers, à travers les époques, montrent qu'il n'en est rien. Au fil de lectures et du souvenir que j'en ai gardé, voici une collecte qui ambitionne de donner la parole à ceux qui trouvèrent avec ce chant des raisons de combattre et d'espérer. L'inventaire n'est certes pas exhaustif, il peut être complété par chacun. Il ne s'agit donc pas d'une histoire du chant né en 1792.

Pourquoi ces *Marseillaises* ? Pourquoi vouloir faire ressurgir la parole de témoins ou d'acteurs de l'histoire ?

Tout simplement parce que nous fûmes réconfortés après le 13 novembre 2015 par les réactions de nos voisins européens et d'amis du monde entier qui nous ont montré qu'eux-mêmes s'étaient sentis meurtris par cet attentat visant quelque chose d'indéfinissable, mais de particulier à la France. Elle fut étonnante, cette floraison de *Marseillaises* aux quatre coins du monde : au Metropolitan Opera de New York, Plácido Domingo prend la baguette pour ouvrir un concert par une magnifique exécution

de notre hymne ; les supporters anglais le chantent à Wembley ; le gouvernement italien au complet aussi, et jusqu'aux Indes il retentit... Il semble bien qu'il existe une tendresse particulière pour notre pays, sous toutes les latitudes, que nous avons redécouverte en cette triste occasion. Le poète le savait bien, lui qui chantait « Cet air de liberté au-delà des frontières /Aux peuples étrangers qui donnait le vertige ». Les Français se sont donc aperçus que *La Marseillaise* est peut-être mieux appréciée dans le monde qu'en France même. D'où l'idée de rassembler des textes montrant la permanence de sa présence dans des circonstances très différentes.

La Marseillaise chantée dans le monde entier fut donc le moyen le plus direct que des citoyens de tous pays ont trouvé pour nous exprimer leur solidarité et leur compassion. Ce geste revêt une signification profonde qui renvoie à l'histoire de France, à la Révolution française et au sens même qu'a acquis le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* : au cours du XIX^e siècle, il s'est mué en chant de lutte universel pour la liberté. « La France est identifiée à son histoire, celle des Lumières, de l'audace révolutionnaire et de la liberté », nous rappelle Guy Konopnicki¹.

Quand le danger et le crime menacent la France, de par le monde, on songe spontanément à *La Marseillaise*. Loin des *Marseillaises* des cérémonies protocolaires, il en existe donc une, ancrée dans les mémoires, enracinée dans les cultures d'autres continents, qui réapparaît dans des circonstances tragiques, une *Marseillaise* des

1. *Marianne*, 21-26 novembre 2015.

catacombes, réconfort des vaincus, restituant leur dignité aux humiliés, ouvrant la voie aux combats pour la liberté et la justice. Elle se chante en toute conscience de sa signification.

Ce chant, né lors de la Grande Révolution, a acquis au fil du temps, au fil des combats pour la liberté, une portée que l'on ignore trop souvent ou bien que l'on s'obstine à ignorer par esprit de dénigrement de nos traditions, fréquemment fondé sur un contresens à propos d'un vers de son refrain – le fameux « sang impur¹ ». Comme l'a fait remarquer l'historien Patrice Gueniffey, « on le chante pour célébrer la liberté, l'indépendance, l'idée de nation fondée sur l'égalité ; c'est un chant universel qui se confond avec une idée² ».

Notre relation à ce chant soulève des questions. L'une d'elles concerne notre rapport à l'universalisme, ou plus précisément à la relation que chacun peut entretenir avec l'amour de son pays et le cosmopolitisme, ou bien le patriotisme et l'internationalisme. Je me réfère volontiers à Jean Jaurès.

Qu'on me permette ici de rappeler sa réflexion qui situe encore, à mes yeux, parfaitement une dimension essentielle de ce qui nous préoccupe chaque jour depuis les événements tragiques d'une brutalité sidérante que nous avons subis :

« Arracher les patries aux maquignons de la patrie, aux castes du militarisme et aux bandes de

1. Je ne peux faire état ici des innombrables exégèses de ce fameux vers, souvent hasardeuses.

2. *20 Minutes*, 17 novembre 2015.

la finance, permettre à toutes les nations le développement indéfini de la démocratie et de la paix, ce n'est pas seulement servir l'Internationale et le prolétariat universel, par qui l'humanité à peine ébauchée se réalisera, c'est servir la patrie elle-même. Internationale et patrie sont désormais liées. C'est dans l'Internationale que l'indépendance des nations a sa plus haute garantie ; c'est dans les nations indépendantes que l'Internationale a ses [organes] les plus puissants et les plus nobles. On pourrait presque dire : *un peu d'internationalisme éloigne de la patrie ; beaucoup d'internationalisme y ramène. Un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale ; beaucoup de patriotisme y ramène*¹. »

Il faut bien sûr prendre la pensée de Jaurès liant le national et l'étranger comme point d'appui, non comme dogme – la France du début du xx^e siècle n'ayant plus grand-chose de commun avec celle de 2018. Mais, si les termes dont use Jaurès semblent obsolètes, l'architecture de sa pensée reste comme une invitation à réfléchir par nous-mêmes à l'époque dans laquelle nous sommes plongés.

Autre question, inspirée celle-ci par le grand historien Marc Bloch qui notait dans son testament qu'il ne « respire bien que sous son ciel », le ciel de France. Voici ce qu'il écrivit à l'été 1940 dans ce qui fut publié après sa mort – résistant, Marc Bloch est fusillé le 16 juin 1944 à Saint-Didier-de-Formans – sous le titre désormais célèbre de *L'Étrange Défaite* :

1. Jean Jaurès, *L'Armée nouvelle, Œuvres complètes*, t. XIII, Fayard, 2012, p. 418.

« Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France : ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération. Leur imperméabilité aux plus beaux jaillissements de l'enthousiasme collectif suffit à les condamner. »

Il ajoutait :

« En mai 1940, l'esprit de la mobilisation n'était pas mort. Sur les hommes qui en ont fait leur chant de ralliement, *La Marseillaise* n'avait pas cessé de souffler, d'une même haleine, le culte de la patrie et l'exécration des tyrans¹. »

Ce qui semble être une remarque marginale prend toute sa signification si on la rapporte aux caractères originaux de la France.

1. Pour ces deux citations, voir Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Gallimard, coll. « Quarto », 2006, pp. 625-626 et 646. L'idée, chez Bloch, remonte à 1917 ; il la note dans ses *Carnets de guerre* (voir « Quarto », p. 246). La pensée de l'historien, soldat et résistant, à propos de ces deux « catégories » a été falsifiée lors de la campagne des régionales par une jeune députée du Front national pour mieux en détourner le sens. Marion Maréchal-Le Pen a déclaré : « Qui n'a pas vibré au sacre de Reims et à la fête de la Fédération n'est pas vraiment français. » Jack Lang a, d'une certaine manière, avalisé son propos, se révélant incapable de rétablir la pensée de Marc Bloch et se bornant à une pétition antiraciste.

Peut-on soutenir qu'aujourd'hui, comme dans l'entre-deux-guerres, il existe deux catégories de Français : ceux qui chantent *La Marseillaise* et ceux qui ne la chantent pas ? Peut-être, mais ceux qui s'y refusent ou ceux qui restent muets conservent leur qualité de citoyens de notre République, même s'ils n'en ont pas conscience. Le point de rupture se situe au-delà : il apparaît, par exemple, lors d'un match France-Algérie de sombre mémoire où, l'hymne national a été sifflé¹. Il semblerait que les siffleurs aient été essentiellement de jeunes Français d'origine algérienne, qui ont cru trouver là un moyen de manifester une hostilité au pays où ils vivent. À l'évidence, la question de la sécession d'une partie de la population française se pose. Elle fait apparaître une autre interrogation : comment amener la jeunesse qui se veut musulmane à prendre en charge sa part de l'histoire tragique et lumineuse à la fois de ce pays de France, et les conduire à rejeter l'islamisme radical.

Il n'y a, de la part de Marc Bloch, aucune mise à l'écart de ces Français : ils en ont le titre et le demeurent malgré leur absence de sensibilité au sacre de Charles VII par Jeanne d'Arc² et à la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Il est d'autres

1. *La Marseillaise* avait été sifflée en 2002 par une grande partie du public corse lors de la finale de la Coupe de France, opposant Lorient à Bastia.

2. Marc Bloch se réfère également au sacre de Reims, en 1428, dans un passage des *Rois thaumaturges* (Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1983, p. 245).

époques de notre histoire qui pourraient susciter le respect envers ce pays, telle la Résistance antinazie. Mais comment initier à cette histoire, et faire en sorte qu'ils la fassent leur ?

Être contraint de rappeler ce qui devrait être une évidence provoque un sentiment étrange. On s'interroge sur la transmission de notre histoire, à l'école d'abord, dans l'ensemble de notre société ensuite. On connaît des bilans effectués à propos de la noble institution chargée d'éduquer nos compatriotes¹, mais nous n'avons à disposition que peu d'évaluations concernant l'ensemble des Français qui s'affrontent depuis toujours au travers de cultures politiques différentes, oppositions somme toute naturelles dans le champ démocratique.

Sans prétention aucune, voici une modeste invitation à penser, une invitation à ne plus pratiquer la « politique de l'autruche » face à la situation dans laquelle nous sommes plongés bien malgré nous. En effet, il est deux vers du refrain de *La Marseillaise* qui, dans les circonstances actuelles, prennent à nouveau un sens affreusement concret :

*Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, nos compagnes !*

Comment ne pas songer à ces deux jeunes femmes égorgées à la gare Saint-Charles de Marseille ? Comment ne pas penser au père Jacques Hamel,

1. Laurent Wetzel, *Ils ont tué l'histoire-géo*, François Bourin éditeur, 2012.

assassiné le 26 juillet 2016 alors qu'il célébrait un office en l'église Saint-Étienne de Saint-Étienne-du-Rouvray... et à d'autres depuis comme le colonel Beltrame. Avec la crainte de victimes futures. Une manière de tuer dont il faut saisir la nature et le caractère.

Ces actes nous bouleversent, nous touchent plus profondément qu'il ne semble parce qu'ils nous plongent dans une honte infinie qui devrait tous nous tarauder. Oui, une honte, parce que la succession ininterrompue de meurtres odieux révèle à la fois une fracture et un abandon.

Honte en pensant à Ilan Halimi torturé et assassiné par les « barbares » en janvier 2006, comme ils s'appelaient eux-mêmes. Avant *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015, avant les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, je le rappelle, il y eut le plus effroyable : l'assassinat d'enfants de l'école juive Ozar Hatora de Toulouse en mars 2012, après ceux du maréchal des logis-chef Imad Ibn Ziaten, et à Montauban d'Abel Chennouf et Mohamed Legouad, tous deux militaires.

Honte parce qu'alors les réactions n'ont pas été à la hauteur de ce drame. En a-t-on pris (encore aujourd'hui) toute la dimension ? Je me souviens que les autorités de l'époque ont tout fait pour masquer les inscriptions, les « bombages » selon l'usage, à la gloire de l'assassin dont je ne veux pas écrire le nom, dans certaines banlieues, ces « territoires perdus de la République », comme on les désigne aujourd'hui.

J'aurais aimé qu'alors le tocsin sonne à l'infini comme une alarme, que tout s'arrête en France.

J'ai honte et j'ai mal parce qu'aujourd'hui deux vieilles dames sans défense, Sarah Halimi et Mireille Knoll, ont été atrocement assassinées par de prétendus déséquilibrés. Déséquilibrés, ils le sont peut-être, mais il faut, je crois, les considérer comme représentatifs d'un phénomène de haine profonde, enracinée. Une telle haine des Juifs est à nouveau présente *en* France ; elle revient en force, accompagnée de la haine *de la* France. Haine répandue par de multiples canaux depuis de nombreuses années – « La France est une garce », déclare un groupe de rap poétiquement appelé Sniper¹...

Mal, parce que la France, pays où le droit doit protéger chacun d'entre nous, est en proie à un racisme assassin, une régression angoissante, inimaginable lors de notre turbulente jeunesse, époque où nous descendions dans la rue pour dénoncer les crimes racistes qui frappaient les travailleurs immigrés. Il est loin, le temps de ces vingt et trois « Français de préférence », « vingt et trois qui criaient la France en s'abattant », comme l'écrivit Aragon pour rendre hommage aux fusillés de l'Affiche rouge.

La France subit donc une « guerre » que certains qualifieraient d'« asymétrique », terme trop technique pour en appréhender le sens, en réalité un terrorisme de nature particulière qui vise à détruire les fondements de notre République

1. Éléments tirés du livre de Karim Hammou, *Une histoire du rap en France*, qui est une défense des groupes les plus « trash ». Une autre version circule : « La France est une garce, n'oublie pas de la b... jusqu'à l'épuiser... »

– une République devenue ennemie aux yeux de certains parce qu'elle rassemble grâce au principe de laïcité. Nous sommes à nouveau face à un phénomène qui allie archaïsme de la pensée et moyens nourris par la technologie la plus sophistiquée – Léon Tolstoï avait repéré cet alliage à propos de la Russie dans son article « Gengis Khan et le télégraphe¹ », qui fait penser à ce que fut l'État islamique en Syrie.

Notre devise : Liberté, Égalité, Fraternité, à laquelle répondent nos emblèmes : le drapeau tricolore, le buste de Marianne dans nos mairies, et *La Marseillaise*, même si elle ne trouve pas toujours une traduction concrète, n'en reste pas moins comme un signe fort, une incitation qui se heurte à des conceptions venues du monde musulman, conceptions bien présentes au cœur de l'islam, même si elles ne le recouvrent pas en son entier. Sans le dire ouvertement, les islamistes radicaux lui opposent l'*umma* (la communauté des croyants), veulent imposer par le *djihad* une nouvelle *dhimma* à usage des Européens avec nécessairement la *charia*. Le *djihad* repose sur la conviction de l'universalité de la révélation musulmane qui oblige le croyant à la mener jusqu'à ce que le monde non musulman, appelé Maison de la Guerre (*Dar al-Harb*), « accepte » de se plier à la foi musulmane, pour être incorporé à la Maison de l'Islam (*Dar al-islam*), sous l'autorité d'un État islamique. Ce *djihad* doit être mené jusqu'au triomphe final de

1. Léon Tolstoï, « Gengis Khan et le télégraphe », *Commentaire*, n° 4, 1978.

l'islam sur les incroyants, c'est-à-dire nous autres les *kouffars*. Les terroristes actuels fondent leur action sur ces conceptions simplistes de la religion musulmane¹. Ne sommes-nous pas en train de vivre

1. Le film de Gillo Pontecorvo, *La Bataille d'Alger* (1966), montre parfaitement la place que l'islam a occupée dans le combat des Algériens. Le communiqué n° 1 du Front de libération nationale en Algérie du 1^{er} novembre 1954, jour du déclenchement de l'insurrection qui est restée dans les annales sous le nom de « Toussaint rouge », précisait qu'il entendait mener la lutte anticoloniale jusqu'à l'indépendance nationale pour restaurer un État algérien souverain, démocratique et social « dans le cadre des principes islamiques ». Cette dernière dimension a été la plupart du temps sous-estimée. *La Bataille d'Alger* est aussi un film où l'on peut voir toute la panoplie des actes terroristes et qui rappelle le lien que le FLN a noué avec les délinquants dans les prisons, ce qui eut pour conséquence de convertir à l'assassinat des individus violents, déjà habitués à l'illégalité, nourris de haine des autorités et en particulier de la police, ce qui n'est pas sans rappeler la situation que nous connaissons. Ce type de personnage correspond parfaitement à Ali la Pointe, proxénète et violeur, ayant commis des tentatives de meurtres, qui préféra sauter dans sa cache de la Casbah plutôt que de se rendre. Dans une longue interview au journal *Le Monde* (4 décembre 1980), Ahmed Ben Bella déclare : « La quête de l'islam de tout musulman, souvent battue en brèche, souvent aussi réalisée en partie sur d'immenses étendues, est de se trouver chez lui, totalement, pleinement, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs, où qu'il se trouve en terre d'islam. En ce sens, le 1^{er} novembre [1954, jour du début de l'insurrection et des assassinats] trouve naturellement son prolongement, au dire même de ses dirigeants, dans la révolution islamique en Iran, même si une révolution islamique n'en épouserait pas obligatoirement tous les traits. »

une époque où un universalisme rétrograde tente de détruire un universalisme de liberté ?

C'est comme si – dans une inversion digne du 1984 d'Orwell, nourrie de la destruction du sens des mots et du langage – le nouveau slogan de l'époque est devenu :

LA LIBERTÉ, C'EST LA *CHARIA*
LA DHIMMITUDE, C'EST L'ÉGALITÉ
LE *DJIHAD*, C'EST LA FRATERNITÉ

Les acquis de la Révolution française ne sont-ils pas implicitement visés par ce terrorisme ? Et, par conséquent, *La Marseillaise* à jeter aux orties ?

Avec le tragique 14 juillet 2016 à Nice ont resurgi avec encore plus de force toutes les interrogations que l'on pouvait avoir sur cette guerre menée contre la France, une France qui a émancipé les Juifs en 1791 – il faut s'en souvenir –, faisant d'eux des citoyens à l'égal de n'importe quel autre. La fierté de Marc Bloch parlant de son arrière-grand-père volontaire en 1793 nous rappelle ce lien indéfectible Révolution / Émancipation. « Attaché à ma patrie par une tradition familiale déjà longue, nourri de son héritage spirituel et de son histoire... », écrit-il, rappelant que son père servit en 1870 dans Strasbourg assiégé, que lui et ses deux frères quittèrent leur Alsace natale après son annexion au II^e Reich. Lui, Marc, fut élevé dans « le culte de ces traditions patriotiques, dont les Israélites de l'exode alsacien furent toujours les plus fervents mainteneurs ».

En plus de l'antisémitisme « classique » toujours latent, un autre de nature différente s'est développé. S'en prendre aux Juifs – en premier lieu à des enfants et à des femmes âgées – jusqu'à les tuer met en évidence un caractère particulier de cette haine : elle se conjugue à la haine envers la République née de 1789 et qui connut bien des soubresauts tout au long du XIX^e siècle – je pense notamment à l'affaire Dreyfus. Dans cette perspective, s'attaquer aux Juifs en France et à la République montre qu'il y a au plus profond de cette « guerre » menée contre la France une volonté d'imposer un autre modèle de société que celui qui nous appartient, un modèle qui s'oppose, contredit et nie notre histoire, au centre de laquelle il y a la laïcité et la neutralité de l'État.

D'où la honte que j'éprouve, car il ne semble pas qu'aujourd'hui encore l'on veuille désigner, sans détour, ce qui menace et met en péril la cohésion de notre société. Honte pour mon pays où l'on tue des personnes pour ce qu'elles sont. Honte de mes concitoyens qui détournent le regard, s'enfermant dans une indifférence à terme tragique.

Je sais qu'il n'y a pas de « leçons » de l'histoire, mais je m'obstine à rappeler cette réflexion de François-René de Chateaubriand : « La liberté qui capitule, ou le pouvoir qui se dégrade, n'obtient point merci de ses ennemis¹. »

Aussi, à travers ces *Marseillaises* si différentes, de lutte ou d'espoir, j'espère modestement contribuer

1. *Mémoires d'outre-tombe*, livre V, chapitre 9.

à redonner à ceux qui les découvriront quelques motifs de fierté, pour l'affirmation de notre spécificité qu'ont si bien saisie nos amis de par le monde... et nos ennemis aussi.

19 mai 2018

★

Je dédie ce modeste travail à ma maman Gilberte Marie, née le 15 août 1917, orpheline de son père François Jules Untz à deux ans ; privée de son frère Albert, mort du saturnisme à l'âge de seize ans en 1924, et de sa sœur Renée, morte de tuberculose à vingt ans en 1925 ; orpheline de sa mère Julie Rousset, ouvrière chez Citroën, décédée en 1929. Fille d'Alsacien et de Franc-Comtoise, elle n'a jamais désespéré de sa patrie, sa seule richesse, même aux heures de l'Occupation nazie en Alsace.

I

ENRACINEMENT

Enracinement : Fait, pour quelqu'un, de ressentir un attachement profond pour quelque chose...

Trésor de la langue française

Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir.

Simone Weil,
L'Enracinement, 1943

Il n'est pas inutile de relire Jules Michelet qui, racontant sa naissance en 1792, dans son *Histoire de la Révolution française* (1847-1853), nous dit déjà quelque chose d'*essentiel*...

JULES MICHELET

Par-dessus l'élan de la guerre, sa fureur et sa violence, planait toujours la grande pensée, vraiment sainte, de la Révolution, l'affranchissement du monde.

En récompense, il fut donné à la grande âme de la France, en son moment désintéressé et sacré, de trouver un chant – un chant qui, répété de proche en proche, a gagné toute la terre. Cela est divin et rare d'ajouter un chant à la voix éternelle des nations.

Il fut trouvé à Strasbourg, à deux pas de l'ennemi. Le nom que lui donna l'auteur est le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*. Trouvé en mars ou avril, au premier moment de la guerre, il ne lui fallut pas deux mois pour pénétrer toute la France. Il alla

frapper au fond du Midi, comme par un violent écho, et Marseille répondit au Rhin. Sublime destinée de ce chant ! il est chanté des Marseillais à l'assaut des Tuileries, il brise le trône le 10 août. On l'appelle *La Marseillaise*. Il est chanté à Valmy, affermit nos lignes flottantes, effraie l'aigle noir de Prusse. Et c'est encore avec ce chant que nos jeunes soldats novices gravirent le coteau de Jemmapes, franchirent les redoutes autrichiennes, frappèrent les vieilles bandes hongroises, endurcies aux guerres des Turcs. Le fer ni le feu n'y pouvaient ; il fallut, pour briser leur courage, le chant de la liberté.

De toutes nos provinces, nous l'avons dit, celle qui ressentit peut-être le plus vivement le bonheur de la délivrance, en 89, ce fut celle où étaient les derniers serfs, la triste Franche-Comté. Un jeune noble franc-comtois, né à Lons-le-Saunier, Rouget de l'Isle, trouva le chant de la France. Rouget de l'Isle était officier du génie à vingt ans. Il était alors à Strasbourg, plongé dans l'atmosphère brûlante des bataillons de volontaires qui s'y rendaient de tous côtés. Il faut voir cette ville, en ces moments, son bouillonnant foyer de guerre, de jeunesse, de joie, de plaisir, de banquets, de bals, de revues, au pied de la flèche sublime qui se mire au noble Rhin ; les instruments militaires, les chants d'amour et d'adieux, les amis qui se retrouvent, se quittent, s'embrassent aux places publiques. Les femmes prient aux églises, les cloches pleurent, et le canon tonne, comme une voix solennelle de la France à l'Allemagne.

Ce ne fut pas, comme on l'a dit, dans un repas de famille que fut trouvé le chant sacré. Ce fut dans

une foule émue. Les volontaires partaient le lendemain. Le maire de Strasbourg, Dietrich, les invita à un banquet, où les officiers de la garnison vinrent fraterniser avec eux et leur serrer la main. Les demoiselles Dietrich, nombre de jeunes demoiselles, nobles et douces filles d'Alsace, ornaient ce repas d'adieu de leurs grâces et de leurs larmes. Tout le monde était ému ; on voyait devant soi commencer la longue carrière de la guerre de la liberté, qui, trente ans durant, a noyé de sang l'Europe. Ceux qui siégeaient n'en voyaient pas tant sans doute. Ils ignoraient que, dans peu, ils auraient tous disparu, l'aimable Dietrich, entre autres, qui les recevait si bien, et que toutes ces filles charmantes dans un an seraient en deuil. Plus d'un, dans la joie du banquet, rêvait, sous l'impression de vagues pressentiments, comme quand on est assis, au moment de s'embarquer, au bord de la grande mer. Mais les cœurs étaient bien hauts, pleins d'élan et de sacrifice, et tous acceptaient l'orage. Cet élan commun qui soulevait toute poitrine d'un égal mouvement aurait eu besoin d'un rythme, d'un chant qui soulageât les cœurs. Le chant de la Révolution, colérique en 92, le *Ça ira* n'allait plus à la douce et fraternelle émotion qui animait les convives. L'un d'eux traduisit « Allons ! ».

Et, ce mot dit, tout fut trouvé. Rouget de l'Isle, c'était lui, se précipita de la salle, et il écrivit tout, musique et paroles. Il rentra en chantant la strophe : « Allons, enfants de la patrie ! » Ce fut comme un éclair du ciel. Tout le monde fut saisi, ravi, tous reconnurent ce chant, entendu pour la première fois. Tous le savaient, tous le chantèrent,